

sur-elles-mêmes, pour dompter leurs passions ou pour perfectionner leur cœur, efforts couronnés de succès ? A toutes ces objections nous répondons, que lorsque l'Écriture sainte parle de la corruption morale de l'homme, lorsqu'elle dit que tous les hommes sont pécheurs, enclins au mal, incapables de faire le bien, elle parle surtout de ce qui se passe dans les rapports de l'homme avec son Créateur. C'est en envisageant l'homme comme une créature de Dieu, que l'Écriture ne lui trouve aucun bien, le déclare plongé dans le péché et va jusqu'à dire qu'il est l'ennemi de Dieu.

Et comment, dira-t-on, notre volonté et notre cœur sont-ils les ennemis de Dieu ? Voulez-vous dire par là que dans toutes nos œuvres et dans toutes nos affections nous cherchons volontairement et avec un secret plaisir, à violer la loi de Dieu et à blesser son cœur ? Non, mais par inimitié contre Dieu nous désignons cette disposition générale à nous passer de Lui, à ne pas le consulter, à ne pas nous préoccuper de sa volonté ; et cette indifférence à l'égard de Celui de qui nous avons reçu tout, la vie, le mouvement et l'être, d'où peut-elle provenir sinon d'une inimitié secrète ? Mais ce n'est pas tout ; Dieu nous a donné une loi destinée à régler nos relations avec lui ; cette loi est parfaitement adaptée à notre nature ; elle ne nous demande rien de pénible puisqu'elle se résume dans le précepte d'aimer celui qui se révèle à nous sous les traits les plus sacrés et les plus aimables, et d'aimer nos frères, créés à notre image et à notre ressemblance. Cette loi nous est-elle chère ? la respectons-nous comme des enfants doivent respecter la volonté d'un père et d'un bienfaiteur ? ne trouve-t-elle en nous aucune résistance ? est-elle pour nos âmes "comme le rayon de miel le plus doux" ? A toutes ces questions l'Écriture répond "non" ; que pensez-vous de cette réponse ?

Je me trompe ; vous reconnaissez en vous-mêmes que cette loi de Dieu est bonne ; votre conscience, ce prophète céleste qui ne quitte jamais votre cœur, vous accuse et vous excuse tour à tour ; avec (Épictète *Enchirid.* II. 26.) vous dites : "celui qui pèche ne fait point ce qu'il veut, mais il fait ce qu'il ne voudrait pas faire" ; mais vous ne pensez pas que ces transgressions de la loi, arrachées à votre volonté, survenues malgré vous, puissent être aussi coupables que nous voudrions le faire accroire ; vous vous plaisez à dire que Dieu est trop bon, pour punir des péchés qui nous rendent malheureux et que nous voudrions bien ne pas commettre. Mais, prenez-garde, en avouant que vous faites des choses que votre conscience repousse, vous confirmez ce que nous avançons tout-à-l'heure : l'homme est ennemi de Dieu ; vous reconnaissez une corruption morale profonde ou esclavage de vous-même à quelque chose de mal qui est en vous, qui est devenu os de vos os, chair de votre chair et qui vous empêche de pratiquer cette loi d'amour dans laquelle vous prenez secrètement plaisir. Voulez-vous maintenant être délivré de cet esclavage du mal, voulez-vous arriver à la liberté glorieuse d'un enfant de Dieu, voulez-vous redevenir capable de grandeur, de beauté morale, de sainteté ? Mettez-vous à la suite de Jésus-Christ, en vous reconnaissant dépourvu de tout bien ; allez déposer à ses pieds l'aveu de vos transgressions de cette loi juste et bonne ; allez déposer à ses pieds cet orgueil qui vous empêche de vous mettre au nombre des malades qu'il est venu guérir et des esclaves qu'il est venu racheter. Oui, venez à la suite de Jésus comme un petit enfant, ayant pour toute force le sentiment de votre faiblesse, pour toute

science le sentiment de votre ignorance des choses de ce Dieu infini, pour toute sagesse ce cri de St. Paul "miserable que je suis qui me délivrera de ce corps de mort ?" Et vous ne tarderez pas à vous sentir véritablement libre et à vous glorifier dans cette croix de Christ qui vous avait d'abord paru un scandale et une folie. C. R.

### L'incrédulité chez nous.

(Suite et fin.)

Nous avons signalé le moment où le jeune homme instruit court de grands risques de devenir incrédule ; c'est celui où les passions sont fortes et où la raison, quoique éveillée, n'est pas encore exercée. Si alors il lui arrive d'émouvoir le moindre doute, ce qui n'est rien moins que naturel, au lieu de trouver quelqu'un pour le comprendre, pour le convaincre qu'il n'y a rien d'étrange dans cet état d'âme, mais que tous les hommes qui ont pensé ont passé par là, il trouve une foule de personnes qui le regardent aussitôt comme un impie qui ose douter ; et alors de lui citer cette célèbre parole de Jésus-Christ à Thomas : "Bienheureux sont ceux qui ont cru sans avoir vu." Oui mille fois heureux celui qui croit, mais que doit-il croire ? doit-il, peut-il croire tout ce qu'on lui dit ? C'est là la question qu'il se pose. Pour dire je crois il faut pouvoir dire : je ne crois pas ; pour dire je crois qu'il y a un seul Dieu il faut pouvoir dire : je ne crois pas qu'il y en ait plusieurs ; pour dire je crois qu'il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, il faut pouvoir dire, je ne crois pas qu'il y en ait d'autres ; pour dire je crois que l'Évangile qui contient la vérité révélée de Dieu doit être répandu dans le monde, il faut pouvoir dire, je ne crois pas que ceux qui le cachent, sous un prétexte ou sous un autre, aiment eux-mêmes cette vérité. La foi implique l'examen. Il faut que je sache ce que je dois croire. Un apôtre me dit que "je ne dois pas croire à tout esprit, mais que je dois éprouver les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu" (I Jean IV, 1). Un autre, St. Paul, dit "d'éprouver toutes choses et de retenir ce qui est bon." Et le jeune homme instruit n'étant pas mis en mesure d'examiner et de choisir, rejette le tout, bon comme mauvais. Mais tout à côté de lui il y a quelqu'un qui accepte tout, mauvais comme bon et qui demeure dans une enfance perpétuelle quant aux choses religieuses ; c'est le crédule qui croit tout pour s'épargner la fatigue de croire à quelque chose.

Au point de vue religieux il n'y a guère que deux classes de personnes dans la partie française de notre pays. On est crédule ou incrédule, rarement on est croyant. Des hauteurs arides d'un froid déisme, on tombe presque d'une seule chute dans les superstitions les plus grossières. Du simple respect que l'on professe pour un Dieu tellement au-dessus du monde, qu'il ne s'en occupe pas, il faut en venir à l'adoration d'un Dieu, qui par sa créature se laisse enfermer, corps, âme, divinité toute entière dans un morceau de pain. D'un culte sans forme et sans nom, à un culte qui divinise la forme et la rend efficace par elle-même. La foi qui doit combler l'abîme qu'il y a entre ces deux croyances ou ces deux espèces d'incrédulité, la foi qui ne croit pas tout sans voir ; la foi qui devance la raison, au lieu de la contredire ; la foi qui fait voir dans le monde moral, ce que la lunette découvre dans le monde matériel : l'immensité, l'ordre et la vie, où l'œil nu n'aperçoit que quelques